

LE

SALUT

PAR LA

GRACE,

OU

SERMON sur les paroles de Saint
Paul, dans son Epitre aux
Ephesiens, Chap. 2.
vers. 8.

LE
SALUT
PAR LA
GRACE,

Ou SERMON sur ces paroles de
Saint Paul , dans son Epitre
aux Ephesiens, Chap. 2.
vers. 8.

Car vous êtes sauvez par grace.



ES FRERES,

L'Orgueil a perdu l'homme au commen-
cement, l'orgueil a toujours continué de-
puis à le perdre ; & ce sera jusques à la fin
du monde, une des plus grandes, plus-com-
munes & plus inevitables causes de sa perdi-
tion éternelle. Car comme il arrive ordinai-
rement que les choses où l'on a beaucoup

N n 4

pensé

pensé le jour, sont celles qu'on songe la nuit : & l'impression s'en fait quelquefois avec tant de force dans l'imagination d'une personne endormie, que dans cet état où tous les sens sont liez elle ne laisse pas de parler, d'agir, de chercher, de poursuivre, de se travailler, comme si elle étoit éveillée ; aussi peut-on remarquer la même chose dans l'homme. Dans le beau jour de son innocence & de sa première félicité, il fut saisi des pensées de l'orgueil qui lui monterent à la tête, & il s'y laissa emporter, jusques à ce point que de prétendre devenir semblable à la Divinité suprême. C'est pourquoy s'étant endormi dans cet excès d'arrogance, étant tombé ensuite dans la profonde nuit du péché, il a toujours conservé ses ambitieuses idées, il s'en est flatté dans ses songes & ses rêveries ; & l'impression en a été si violente dans son esprit assoupi, qu'il lui arrive encore sans cesse de parler & d'agir, comme s'il veilloit, quoi qu'effectivement il soit plongé dans un sommeil extraordinaire.

C'est ce qui paroît sur tout dans le fait du salut. L'homme est si vain & si presomptueux, qu'il le veut tenir de lui-même, & de ses propres forces. Il en veut avoir la gloire, il ne se peut résoudre à le devoir à son Dieu, & il prétend encore en ce point s'égalier au souverain, en se considérant soi-même, comme l'auteur & l'architecte du rétablissement de son bonheur. Il me semble qu'il lui est arrivé

vé

vé à cet égard , comme à celui qui tombe tout-d'un-coup dans un gouffre de la mer , ou d'une riviere, d'où il ne sauroit se sauver : étourdi de cette chute, & ne sachant ce qu'il est, ni ce qu'il fait, au lieu de penser à Dieu, qui seul le peut secourir dans cet état humainement insurmontable, il s'amuse à se débattre, à se tourmenter, à remuer inconsidérément ses piez & ses mains, comme s'il pouvoit par ses efforts se tirer de ce peril, d'où il lui est impossible de se delivrer. De même l'homme étant tombé dans un abîme de misère, d'où la seule main toute-puissante de son Createur est capable de le retirer, il se trouve avoir l'esprit si disloqué de ce malheur, qu'au lieu de s'adresser à Dieu, pour chercher uniquement en lui sa delivrance, il s'amuse à se roidir, à s'efforcer, à se tourner de tous les côtez comme s'il pouvoit, par lui-même, venir à bout d'une œuvre qui passe entierement toutes ses forces.

On le peut reconnoître dans l'exemple des Juifs & des Payens qui faisoient autrefois tous les peuples de la terre. Car les Juifs enivrez de l'opinion de leur justice, croyoient se sauver par leurs bonnes œuvres, & par l'accomplissement de leur Loi. Les Payens entêtez de leur sagesse & de leur morale, s'imaginoient se rendre heureux par leurs vertus. Et ils avoient poussé cet orgueil si loin qu'ils ne craignoient pas non seulement d'égaliser, mais même de preferer leur Sage à Jupiter le plus

grand de tous leurs Dieux, en ce que, disoient-ils, Dieu est bon par nécessité & de sa nature ; au lieu que l'homme vertueux l'est par le choix de sa volonté, & par le travail de son esprit, ce qui merite bien plus de louange. Aussi, Mes Freres, est-ce la vanité de ses deux sortes de gens, des Juifs, & des Gentils, que Saint Paul veut confondre dans nôtre texte, en leur declarant que le salut n'est point l'ouvrage de l'homme, mais le don de Dieu ; qu'il ne vient point de la nature, mais de la grace ; que nul ne s'en peut glorifier : mais que toute la gloire en est due au Pere des lumieres, & à l'auteur de toute bonne donation.

Dejà dans les versets precedens il avoit dit diverses choses qui établissoient cette verité. Il avoit dit aux Payens qu'avant leur vocation à l'Evangile ils étoient morts dans leurs fautes & dans leurs pechez : par consequent autant incapables de se sauver, qu'un mort de se relever du sepulcre. Il avoit déclaré aux Juifs que de leur nature ils étoient enfans d'ire & de colere comme les autres, si bien que d'eux-mêmes ils ne pouvoient avoir de merites, que pour la mort & la malediction éternelle. Il avoit ajoûté ensuite que Dieu nous avoit sauvez par J. CHRIST, afin qu'il montrât à tous les siecles à venir les abondamment excelentes richesses de sa grace, par sa benignité envers nous en ce bienheureux Redempteur. C'étoit bien ôter à l'homme tout sujet

jet de s'attribuer son salut, & de s'en donner l'honneur. Mais ce n'est pas encore assez à Saint Paul, il étoit trop jaloux de la gloire de son Dieu, il prenoit trop d'intérêt à l'établissement & à la manifestation de sa grace, pour ne la pas mettre dans tout le jour qu'il étoit capable de lui donner. C'est pourquoi il ajoute ces paroles qui la font paroître dans tout son éclat. *Car vous êtes tous, tant Juifs que Payens, sauvez par grace par la foi; & cela non point de vous, c'est le don de Dieu, afin que nul ne se glorifie.*

Où vous voyez deux parties essentielles; l'une est la source du salut, savoir la grace; *vous êtes sauvez par grace*: l'autre est le canal, ou le moyen par où il decoule en nous, c'est la foi & non les œuvres. Chacune de ces deux parties est assez importante pour mériter une action à part; c'est pourquoi nous destinons celle-ci à la première, où l'Apôtre dit que nous sommes sauvez par grace. Il est vrai que nous vous avons expliqué autrefois ces mêmes paroles. Et vous avez même entre les mains, ce que nous vous dîmes alors sur ce sujet. Mais ne craignez pas, Mes Freres; que nous vous importunions de vaines redites. Nous avons aujourd'hui d'autres choses à vous représenter, comme vous pourrez aisément reconnoître par la confrontation de notre premier écrit avec la predication de cette journée. L'Écriture ressemble aux sources vives & courantes, chaque fois qu'on y va puiser,

puiser, on y trouve toujours nouvelle eau, & sur tout la grace est une source si feconde, si abondante, si inépuisable, que quand on s'y adresseroit toutes les heures de sa vie, il n'y a point d'esprit au monde, fût-ce celui des Anges, qui n'y pût remplir son vaisseau d'une nouvelle liqueur. Et puis comme un jour enseigne science à un autre jour, & qu'à force de mediter les matieres de Theologie, on y decouvre toujours de nouvelles lumieres; aussi avons-nous presentement sur le sujet de la grace des considerations à faire, differentes de celles que vous avez entenduës de nous. Reprenons donc ici ce beau Texte qui se rencontre dans la suite ordinaire de nôtre chapitre; considerons y les deux choses qui s'y remarquent, le salut, & son principe; le salut dans ces termes, Vous êtes sauvez; son principe dans cette admirable grace qui nous est proposée. Et parce que la grace ne se peut connoître que par la grace, comme la lumiere ne se peut voir que par elle-même; faisons ici avant toutes choses une élévation de cœur vers Dieu, pour lui demander le secours salutaire de sa grace, qui nous rende capables de la bien comprendre, de la bien envisager, & qui nous en donne de si vifs sentimens que nous en éprouvions toute la vertu, toute l'efficace; en sorte qu'effectivement, & en verité, nous soyons sauvez par grace.

Pour commencer par la consideration du salut, je dis, Mes Freres, que le salut pre-
supose

suppose la perdition, de même que la miséricorde suppose la misère, desorte que sauver, c'est proprement degager & delivrer ceux qui étoient perdus, ou dans un danger inévitable de l'être. C'est pourquoi ce Fils éternel de Dieu, qui se fit fils de l'homme pour nous retirer de nôtre misère, fut apellé **J E S U S**, c'est-à-dire, Sauveur ; parce, dit-il lui-même, qu'il étoit venu sauver ce qui étoit *peri*: *ce qui étoit peri*, pour montrer qu'à parler proprement, le salut regarde ceux qui étoient effectivement peris, & tombez dans un abîme de maux. De là vient que les Anges sont bien apellez quelquefois heureux, mais non pas sauvez, parce qu'ils n'ont jamais rien perdu de leur pureté, ni de leur gloire, & que leur felicité n'a point eu besoin de retablissement. De là vient encore que la Loi promettoit à ses observateurs ; non le salut : mais la vie. *Faices choses*, disoit-elle, *& tu vivras* ; parce qu'elle suposoit l'homme dans son innocence, & qu'elle lui parloit, comme s'il avoit encore eu les forces de sa premiere liberté. L'Evangile au contraire promet à ses Fideles, non la vie precisément, mais le salut. *Croi*, dit-il, *& tu seras sauvé* : parce qu'il regarde l'homme comme déchu de son origine, & envelopé dans un malheur effroyable. Etre sauvé donc, c'est être retiré de cette condition miserable & funeste, où les pechez nous avoient precipitez.

Matth.
18:11.

Lev. 18:

5.

Act. 16:

31.

Mais ce qui doit être ici principalement re-
mar-

marqué, & ce qui paroît même étonnant, c'est que l'Apôtre nous parle du salut comme d'une chose non future & à venir, mais présente, mais réellement arrivée & accomplie. Il ne dit pas aux Chrétiens, Vous serez sauvez quelque jour, quand le tems de vôtre glorification sera venu; mais *vous êtes sauvez*, comme étans déjà en possession de ce salut éternel. Comment peut-il parler de la sorte? Ne sommes-nous pas encore ici bas dans la misère, durant tout le tems de nôtre pèlerinage en la terre, sous le joug inévitable du péché, qui fait gemir encore à toute heure les plus justes, comme Saint Paul, & crier avec lui dans une douleur extrême? Las nous misérables! dans le sentiment de leurs défauts, sous la haine du Diable qui nous fait éprouver en mille manieres l'excès de sa rage; sous la puissance ennemie du monde, qui nous témoigne une antipathie irreconciliable, dont les effets nous rendent la vie ennuyeuse; sous le fardeau des afflictions, dont le poids accablant fait souvent chanceler nôtre patience, & nos forces: sous la cruelle & indispensable nécessité de la mort, qui nous jette tous à la fin dans la poudre de la terre, pour y servir de pâture aux vers? Est-ce là être sauvez? Est-ce jouir du salut que de se trouver dans un état si triste & si déplorable? Servir de theatre au péché, de butte au Diable, de jouet au monde, de proye à la mort, de champ aux misères, aux calamitez & aux souffrances:

est-ce

est-ce posséder le salut? Comment donc l'Apôtre en peut-il parler aux Fideles, comme d'un bien dont ils sont pourvus, & qu'ils ont entre les mains? C'est, Mes Freres, que le salut se considere en quatre degrez differens, ou dans sa destination, qui est le premier degre; ou dans son acquisition, qui est le second; ou dans son application, qui est le troisieme; ou dans sa consommation & sa perfection, qui est le dernier. De ces quatre differens degrez, il n'y a que le quatrieme qui soit encore à venir.

Car il est vrai que nous n'avons pas encore le salut dans sa consommation pleine & entiere. Et c'est dans ce sens que Saint Paul, parlant de la seconde venue du Sauveur, dans le grand jour de la manifestation de sa gloire, dit, qu'alors il paroîtra sans peché, à ceux *Hebr. 9: 28.* qui l'attendent à salut; parce qu'en effet nous n'avons encore que les premices de cette admirable & incomprehensible felicité, qui nous est reservée dans le Paradis; que quelques miettes de ce pain delicieux des Anges, dont nous devons être rassasiez; que quelques gouttes de ce fleuve de delices, & de cette source inépuisable, où nous devons nous baigner éternellement; que quelques grains, ou tout au plus quelques épis de cette grande moisson que nous devons faire dans le champ de l'immortalité, dans la vraie terre des vivans. En cet égard ce que dit St. Paul est très-veritable, que ce que nous sommes

mes sauvez, c'est seulement en esperance, mais pour les trois premiers degrez du salut, il est certain que les Fideles en jouissent déjà, & qu'ils en sont en possession actuelle dès cette vie.

Car pour la destination ne l'ont-ils pas par le decret de l'élection éternelle, qui devant tous les siècles les a choisis, & separez dans le conseil de Dieu, pour être du nombre de ses bienaimez, de ses chers Jacobs qu'il aime, par oposition aux reprouvez Esäus qu'il hait; des vaisseaux de misericorde qu'il prepare à la gloire, des instrumens d'élite dont il se veut servir pour l'édification de son Eglise, & pour l'avancement de son regne: en un mot de ceux en qui il prend son plaisir.

Pour l'acquisition du salut elle s'est faite par la redemption de JESUS-CHRIST, qui en payant à Dieu son Pere le prix de nôtre rançon, nous a pleinement acquis la liberté de ses enfans, & à cet égard nous sommes dès maintenant véritablement sauvez; puis que le salut nous est réellement obtenu par le payement que nôtre pleige a fait pour nous en la croix.

Quand à l'aplication du salut elle consiste dans la vocation efficace, qui nous transporte des tenebres à la lumiere, de l'ignorance à la science des Saints, de la folie à la sagesse & à la prudence des justes, de la rebellion à l'obeissance, de l'impenitence à l'amendement, de l'impureté du vice à la sainteté de la vertu.

Et

Et de ce côté-là les Fideles sont encore effectivement sauvez, puis que Dieu leur fait la grace de les apeller d'une vocation sainte & victorieuse, quand il les attire à la communion de son Fils.

Il est donc vrai, Chretiens, que vous êtes sauvez. Vous pouvez vous en vanter à juste titre, sans craindre de vous meprendre. Regardez hardiment le salut comme une chose qui vous appartient. Assurez vous que votre rançon est payée, que votre captivité est finie, que vos prisons sont ouvertes, que votre liberté est infallible, & que rien ne sauroit vous priver de votre salut; ni le ciel, car la justice est satisfaite; ni l'enfer, car sa puissance est aneantie; ni la Loi, car la malediction est abolie; ni le monde, car ayez bon courage, votre CHRIST a vaincu le monde; ni la mort, car elle a été engloutie en victoire; ni le Diable; car votre Sauveur a detruit, non seulement la mort, mais aussi celui qui en avoit l'empire, c'est-à-dire le Diable. O Loi donc, ô monde, ô mort, ô sepulcre, ô Satan, vous ne sauriez empêcher nôtre salut, & malgré tous vos efforts nous l'avons en nous à nôtre consolation éternelle. Il est vrai que les apparences y sont contraires, il semble que nous soyons perdus; mais en effet nous sommes sauvez; dans nôtre pauvreté nous sommes riches, dans nos afflictions nous sommes joyeux, dans nos opprobres, & dans nos mépris nous possedons la vraye gloire, dans nos

défaites nous triomphons, & sommes plus que vainqueurs en toutes choses. Dans nos misères, en un mot, nous sommes heureux, puis que, quoi qu'il en soit, & quoi que puissent faire Satan & le monde, le salut nous est assuré si nous sommes véritablement en JESUS-CHRIST.

Mais Fideles, regardez votre bonheur, sans en devenir vains, & sans vous flatter d'aucune opinion de vous-mêmes; car si vous êtes sauvés c'est *par grace*, comme le reconoit si notre Apôtre, & comme il faut que nous le reconnoissions après lui. Pour vous bien représenter cette grace, & pour vous en donner une idée nette & distincte, nous la considérerons dans quatre oppositions qui vous la feront voir toute entière; car la grace s'oppose, ou à la justice, ou à la nature, ou à la Loi, ou aux œuvres.

Premièrement à la justice; & alors la grace se prend pour la miséricorde; comme quand l'Apôtre nous exhorte d'aller avec assurance au trône de la grace; car c'est par opposition au tribunal de la justice, dont nous n'oserions approcher, & devant lequel nous ne saurions comparoitre qu'à notre confusion éternelle; comme ces malheureux, qui dans le séchement de leurs pechez, disent aux montagnes, tombez sur nous, & aux rochers couvrez nous, & nous cachez de devant la face de celui qui est assis sur le trône, c'est-à-dire, sur le trône de la justice. C'est là la première signification

Apo. 6:
16.

du

du mot de grace de designer la misericorde, cette vertu tendre & charitable de Dieu, qui a pitié des pauvres pecheurs, pour leur pardonner gratuitement leurs offenses; d'où vient que dans l'Ecriture la grace & la misericorde sont souvent jointes & confonduës, & que même l'une est expliquée par l'autre, comme quand Moïse en son tems ayant introduit Dieu, disant, *je ferai grace à qui je ferai* Exod. 33: 12.
grace: Saint Paul rapportant ces paroles au neuvième de son Epître aux Romains, les énonce de cette manière, *Je ferai misericorde* v. 15.
à qui je ferai misericorde.

Secondement la grace s'oppose à la nature, c'est-à-dire à nos forces naturelles, comme quand on dit que le bien spirituel qui est en nous, ne vient point de la nature, mais de la grace. Et alors la grace signifie un secours surnaturel de Dieu qui sùvenant à nôtre impuissance propre, nous rend capables de faire ce qui nous seroit impossible de nous-mêmes.

En troisième lieu, la grace s'oppose à la Loi, comme quand Saint Paul dit, que nous Rom. 6: 14.
ne sommes point sous la Loi, mais sous la
grace; & Saint Jean, que la Loi a été donnée Jean 1: 17.
par Moïse, mais la grace & la vérité par Je-
sus-Christ. Et alors dans cette opposition, la grace denote un secours de Dieu, non seulement surnaturel, mais de plus, intérieur pour agir efficacement au dedans, au dedans de nous, pendant que la doctrine ce-

leste agit au dehors pour nous instruire. Et ce fut proprement dans ce sens que l'Eglise soutint autrefois l'honneur & les intérêts de la grace contre la Secte de Pelagius. Car cet Heretique ne nioit pas absolument la grace; au contraire il faisoit semblant de la reconoitre, de l'estimer, & de la benir. Mais par la grace il n'entendoit autre chose que la Loi, que la doctrine, que la revelation des Ecritures; qu'il disoit être suffisante pour faire des gens de bien. Au contraire l'Eglise souétenoit qu'outre les enseignemens extérieurs, il faloit une efficace intérieure du Saint Esprit qui corrigeât nôtre corruption naturelle, & qui nous rendît capables des impressions de la vraye pieté, & que c'étoit là la vraye grace dont il est parlé dans les Saintes Lettres.

Enfin la grace s'oppose aux œuvres, c'est-à-dire, au mérite des œuvres, comme étant une faveur purement & absolument gratuite, non méritée, non due, non fondée sur la dignité de nos vertus, & de nos services; mais sur la seule bonté du Pere celeste: & c'est ce que temoigne ce passage si remarquable de *Rom. i i.* l'Apôtre; Si c'est par grace, dit-il, ce n'est plus par œuvres, autrement grace n'est plus grace; & si c'est par œuvres, ce n'est plus par grace, autrement œuvre n'est plus œuvre: pour montrer que la grace & le mérite des œuvres sont deux choses incompatibles, & diametralement opposées.

Dans tous ces égards, Mes Freres, il est très-

très-vrai que nous sommes *savez par grace*, & cette proposition Apostolique se trouve être d'une étendue qui ne reçoit nulle limitation, de quelque côté qu'on la regarde; car si on considère la grace dans l'opposition à la justice, en la prenant pour la miséricorde de Dieu, il est évident que nous lui devons notre salut. Si Dieu eût écouté sa justice, il n'y auroit jamais eu de salut pour nous, il nous auroit condamnés à une perdition éternelle, il nous auroit traités comme les Anges rebelles, & nous auroit crié dans une haine implacable, Allez maudits au feu éternel, qui est préparé au Diable & à ses Anges. Il auroit dit de nous, comme David du méchant Absalom, qu'ils se retirèrent, & qu'ils ne voyent point ma face; mais avec cette fâcheuse différence qu'il y eut du retour pour ce fils insolent & dénaturé, quand la colère de David fut apaisée, au lieu que jamais il n'y en auroit eu pour nous, & l'ardeur de la colère du Père éternel que nous avons offensé, auroit duré aux siècles des siècles. Ce n'est donc point de sa justice; mais de sa miséricorde que nous tenons notre salut. Ce sont ses compassions infinies qui l'ont empêché de nous consumer. Ce sont les tendresses de ses entrailles, qui s'étant émouées pour nous, plutôt que pour les Anges apostats, l'ont porté à nous tendre sa main secourable plutôt qu'à eux. Et c'est ce que disoit Zacharie, pere de Jean Baptiste, dans son cantique, que le salut qui consiste dans la re-

Le salut par la grace

Luc 1:
7. 8.

mission de nos pechez, nous est venu des entrailles de sa misericorde, desquelles nous a visité l'Orient d'ethiops. Nous sommes sauvez par grace veritablement à cet égard. Et l'on ne peut douter que l'Apôtre n'ait eu cette vuë en cet endroit, car dans les versets immédiatement precedens, il exaltoit la misericorde de Dieu; il disoit que Dieu, qui est riche en misericorde, par sa grande charité, de laquelle il nous a aimez, du tems que nous étions morts en nos fautes, nous a vivifiez ensemble avec CHRIST, afin qu'il montrât aux siecles à venir, les abondamment excellentes richesses de la grace. D'où venant à conclurre que nous sommes sauvez par grace; c'est afin qu'on regardât nôtre salut comme l'ouvrage de cette infinie misericorde, qui a touché Dieu de compassion envers nous, lors que nous étions du tout perdus en nous-mêmes.

Si vous envisagez la grace dans l'opposition à la nature, il est encore certain que nous lui sommes redevables de nôtre salut. Car pour la nature, c'est une source impure & empoisonnée, d'où il ne sort rien que de venimeux: C'est un fond entierement gâté qui ne pousse que de mechantes herbes, dignes d'être arrachées & jettées au feu. C'est un tronc pourri, qui ne sauroit produire que des fruits pourris de même; & il faut bien que tout y soit étrangement corrompu, puis que l'Apôtre proteste, que de nous-mêmes comme de nous-mêmes nous ne saurions penser rien de bon.

2. Cor.
3: 5.

bon. Penser, Seigneur! & quelle est donc
votre incapacité naturelle? Car si nous ne
pouvons penser, combien moins dire, com-
bien moins faire, combien moins accomplir
& exécuter le bien? Saint Paul a encore porté
son esprit de ce côté-là en ce lieu; car il remar-
quoit ei-devant que nous sommes tous de nô-
tre nature enfans d'ire & de colere, dignes de
la malediction divine, par le principe de nô-
tre naissance, afin que venant à poser ensuite
que nous sommes *sauvez par grace*, on re-
conût que nôtre bonheur ne venoit point de
la nature, puis que cette nature n'est propre
qu'à nous rendre enfans de la gehenne. C'est
pourquoi l'Eglise foudroya l'orgueil insolent
de Pelage, qui vouloit attribuer nôtre salut à
la nature, en soutenant que l'homme par lui-
même, sans le secours de la grace, pouvoit
se rendre agreable à Dieu, & pratiquer toutes
les parties de la pieté, & s'élever même à la
perfection de la vie la plus pure & la plus sain-
te; c'est pourquoi encore les Peres ont con-
damné toutes les œuvres des Payens, celles
même qui paroïssent les plus excellentes &
les plus admirables, les plus heroïques. Ils
les ont appellées d'illustres fautes & de splen-
des pechez. Ils les ont comparées à ces pieces
de fausse monnoye, qui sous une legere feuille
d'or ou d'argent, ne cachent que du cuivre,
ou du plomb, ou quelque vil metal; ou à ces
forêts, qui sous un beau feuillage, & une
agreable verdure, couvrent des bêtes feroces,

& des serpens pleins de venin. Ils en ont, dis-je, jugé de la sorte à cause du principe d'où sortoient toutes ces vertus Payennes; c'est-à-dire, à cause de la nature d'où elles partoient, & qui étant un mauvais arbre, ne sauroit jamais produire de bon fruit, suivant la maxime du Sauveur du monde; c'est pour cela même que les orthodoxes ont rejeté tout ce qu'on a voulu dire des merites de congruité, & des preparatiions à la grace, par où l'on entend ces actions de probité qu'on remarque dans les hommes non regenez. Ce menagement qu'on leur attribue des lumieres naturelles, cette conduite moralement bonne, cet emploi sage & honnête du franc arbitre, ces étincelles de vertus qu'on voit reluire dans leur vie: car on veut que Dieu se sente invité par ces louïables efforts qu'ils font, à leur communiquer ses dons salutaires, contre cette regle si formelle de Saint Paul, que tout ce qui se fait sans la foi, est peché: d'où il s'ensuit, que hors de l'état de la foi rien ne sauroit plaire au Seigneur, puis que des pechez ne sont pas des moyens propres à nous gagner sa faveur, & à le disposer à nous faire part de ses richesses les plus pretieuses. Nous sommes donc encore *sauvez par grace* de ce côté-là, non par la nature, qui ne sauroit jamais que nous perdre, mais par la grace qui seule est capable de nous sauver.

Rom. 14:
23.

Après cela si l'on vient à regarder la grace dans l'oposition à la Loi & à la doctrine, il
fau-

faudra nécessairement lui donner encore la gloire & la louange du salut; car que feroit la Loi sans la grace, & la revelation extérieure de la doctrine sans la vertu intérieure du Saint Esprit, sinon résonner inutilement à nos oreilles, sans entrer jamais dans nos cœurs? Parlez à un sourd, il ne vous entendra point, quelque langage que vous lui puissiez tenir. Eclairez un aveugle, il ne verra goutte, quelques lumieres que vous lui puissiez presenter. Appelez un mort, il ne se levera pas pour vous suivre, quelques cris forts, aigus, & perçans que vous lui puissiez adresser. Naturellement nous sommes sourds, aveugles, & morts. Sourds à la parole de Dieu, aveugles aux choses du ciel, morts en nos fautes & en nos offenses. Que la Loi donc tonne avec tous ses foudres, nous n'y entendrons rien, que l'Évangile éclaire avec toutes ses lumieres, nous n'y apercevrons chose quelconque. Que les hommes nous appellent de toute leur force, nous ne nous leverons jamais pour courir après eux dans le chemin du salut, si la grace ne vient déboucher nos oreilles pour ouïr, ouvrir nos yeux pour voir, nous rendre la vie par une resurrection spirituelle, pour marcher dans les voyes de la pieté. Sans cela la Loi avec tous ses commandemens, l'Écriture avec tous ses mysteres ne sera qu'une lettre qui tue, qu'un ministere de mort qui nous laissera dans notre corruption naturelle, & qui augmentera même notre misere, en

nous rendant plus inexentables. Aussi certes si la doctrine eût suffi pour nous sauver, il ne nous auroit falu que des Philosophes pour nous instruire ; ou si les Philosophes n'avoient pas été des maîtres assez habiles, il ne nous auroit falu que des Prophetes pour nous enseigner, ou si les Prophetes n'eussent pas été assez éclairez, il ne nous eût falu tout au plus que des Apôtres pour nous mettre les veritez du ciel dans une pleine évidence. Mais Dieu a employé bien d'autres moyens que ceux-là pour nôtre salut ; car il nous a envoyé du ciel son Fils même, & son Esprit ; son Fils pour porter nos peines, & son Esprit pour remédier à nos vices ; son Fils pour mourir en nôtre place, & son Esprit pour nous redonner la vie spirituelle, que nous avions miserablement perduë. Et pourquoi la mort du Fils, parmi tant de souffrances, d'opprobres, & de douleurs ? Pourquoi la descente & l'opération du Saint Esprit, parmi tant d'ennuis qui le contristent, & qui lui viennent des oppositions de la chair, si la doctrine seule prêchée, anoncée, & expliquée, eût été suffisante pour produire nôtre salut ? Non, non, Mes Freres, ce n'étoit pas là ce qui pouvoit venir à bout d'une si haute entreprise, il faloit bien d'autres machines pour une œuvre si difficile & si admirable ; il faloit un Dieu qui nous rachetât pour satisfaire à la justice éternelle, qui nous condamnoit, il faloit un Dieu qui nous regenerât, pour nous delivrer de la corruption

ruption auement insurmontable qui nous perdoit. C'est dont ainsi que nous sommes ~~salvez~~ par grace, par une grace qui consiste en de tout autres moyens que la simple revelation de la doctrine: dans une grace composée en partie de la redemption du Fils pour l'expiation de nos crimes, en partie de la vertu du Saint Esprit pour l'illumination & pour la sanctification de nos ames.

Enfin si la grace se prend dans l'opposition aux œuvres & à leurs merites, c'est là sur tout que paroît le triomphe de cette bienheureuse grace. C'est là qu'on se trouve particulièrement obligé de lui donner tout l'honneur de notre salut. Rien n'en est dû au merite, tout est de pure grace. Pensez-vous à la destination au salut, à cette élection éternelle qui y predestine les hommes devant tous les siècles, elle se fait purement par grace, & non par les œuvres prévues & preimaginées. Car l'E-Rom. 11:criture l'apelle élection de grace, elle dit que 5. Dieu nous a predestinez selon son bonplaisir, à la louange de la gloire de sa grace. Elle pro-Ibid. 9:teste que ce n'est point ni du voulant, ni du 16. courant, c'est-à-dire, ni des commencemens, ni des progrès de notre pieté, mais de Dieu qui fait misericorde. Et elle le prouve par l'exemple autant decisif qu'illustre & remarquable de Jacob & Esaii. Car avant que les enfans fussent neez & qu'ils eussent fait ni bien ni mal, il fut dit, Le plus grand servira au moindre. Ainsi qu'il est écrit, J'ai aimé Jacob &

Ibid. 9:
11. 12.
33.

& ai haï Esau, Afin dit là-dessus le grand Docteur de la grace, que le propos arrêté demeurât, non point par les œuvres, mais par celui qui appelle, & qu'ainsi la gloire de ce choix éternel fût donné, non au mérite des œuvres qui étoient nulles, mais à la grace qui seule avoit fait ce discernement sans aucun motif. Pensez-vous à l'aquisition du salut, c'est encore à la grace, & non aux œuvres, qu'il la faut rapporter. Car comment s'est faite cette aquisition admirable? a-ce été par nos œuvres? A Dieu ne plaise que nous ayons une si folle pensée, comme si nos œuvres avoient été capables de nous racheter, dans l'état de perdition où nous étions, puis que dans ce malheureux état toutes nos œuvres étoient l'horreur & l'abomination même; & quand nous en aurions pu faire de bonnes, eût-ce été de quoi satisfaire à la justice infinie d'un Dieu irrité? Certes il lui falloit bien un autre prix. Le salut donc nous a été aquis par le sang du Fils éternel de Dieu mort pour nos offenses; & c'est là une aquisition toute de grace, puis que nous n'y avons rien contribué, & que c'est par grace que le Pere nous a donné ce Fils de la dilection; par grace qu'il nous l'a envoyé du ciel; par grace qu'il l'a livré à la mort. D'où vient que Saint Paul au troisieme des Romains dit, que nous sommes sauvez gratuitement par grace, par la redemption qui est en J. CHRIST; où vous voyez qu'il considere la redemption faite par JESUS comme une grace, & une
grace

grace entièrement gratuite, parce qu'il n'y est rien entré du nôtre, & qu'elle est venue de la seule miséricorde du Père & de la charité du Fils, par la grace duquel nous sommes sauvés, disoit ci-devant nôtre Apôtre. Venez-vous ensuite à l'application du salut qui se fait par la vocation de Dieu; à quoi peut-on attribuer cette vocation salutaire si non à la grâce, puis qu'avant que Dieu nous ait appelés, convertis & regenerés, il ne sauroit y avoir en nous de mérite, & n'en sauroit partir que des œuvres infructueuses de tenebres? Et c'est aussi ce que dit l'Apôtre de la grâce, nôtre saint & divin Saint Paul, que Dieu nous a sauvés & appelés d'une sainte vocation, non point selon nos œuvres, mais selon la grace qui nous a été donnée en J. CHRIST devant les tems éternels. Où chaque mot a son poids. Car vous y voyez les œuvres formellement rejetées; Non point selon les œuvres, dit-il: vous y voyez la grâce expressement nommée; mais selon la grâce; & afin qu'on ne s'imagine pas que ce puisse être une grâce méritée, l'Apôtre ajoute, qu'elle est donnée comme étant un pur effet de charité, selon la grâce qui nous a été donnée, & encore donnée à cause de qui? est-ce à cause de nous & de nos vertus, ou de nos bonnes dispositions? Non; mais à cause de JESUS seul, selon la grâce qui nous a été donnée en J. CHRIST. Et quand s'est faite cette donation? Est-ce depuis que nous sommes au monde, & que nous

avons

1 Tim.
1: 9.

avons pu promettre quelque chose de bon & de louable? Non, c'est de toute éternité: par conséquent avant toute considération de nos œuvres, qui n'étoient & ne pouvoient pas être encore au nombre des choses: selon la grace qui nous a été donnée en J. CHRIST; avant les tems éternels. Et, enfin montez-vous à la perfection & à la consommation du salut qui s'obtient là haut dans le ciel, dans la gloire du Paradis? il est vrai que vous trouverez ici les œuvres en chemin. Car on ne parvient à cette gloire éternelle que par le moyen des bonnes œuvres, qui sont absolument nécessaires pour entrer dans cette sainte cité, dans cette haute & glorieuse Jérusalem, où rien d'impur & de souillé ne sauroit jamais être admis. Mais est-ce à dire que la félicité céleste soit due au mérite de nos œuvres? Loin de nous cette prétention orgueilleuse. Car nos œuvres sont toujours trop imparfaites, trop defectueuses, trop mêlées des infirmités & des impuretés de la chair, pour mériter une si admirable récompense; & si Dieu vouloit les juger selon leurs mérites, ou plutôt selon leurs demérites, il les condamneroit toutes sans exception. La grace, Mes Freres, garde encore ces droits tous entiers, elle ne perd rien dans ce dernier degré du salut de l'honneur qui lui appartient, elle le réclame, elle se l'attribue tout entier, comme ne pouvant venir que de son immense & charitable libéralité, qui veut bien nous accorder

unc

une récompense si fort disproportionnée à nos vertus, car c'est ce que son heurt public à haute voix dans ce beau passage, où il prononce en des termes si précis que la mort est le gage du péché : mais que la vie éternelle est non plus un gage ni un salaire proprement ainsi nommé, que c'est au contraire un don, & même le mot de l'original veut dire un don de grace, & encore en J. CHARLES NÔTRE Seigneur, & non à cause de nous. Voilà donc, Mes Freres, comme nous sommes sauvés par grace depuis le commencement jusques à la fin, voilà comme nous en avons l'obligation toute entière à cette anteuilleuse grace de qui & par qui nous sommes tout ce que nous sommes devant Dieu ; & si il n'y a point de partie dans notre salut sur laquelle nous ne devions graver des paroles de reconnaissance, C'est point nous, c'est la grace de Dieu qui est en nous ; *car nous sommes sauvés par grace.*

C'est là, Mes Freres, la voix de la Religion, le langage de la vraie Religion, & c'est par cette voix & par ce langage qu'on la peut discerner d'avec la fausse. Ouy, Chrétiens, prenez garde où vous portez à écouter la grace, où vous entendrez prêcher & recommander la grace, & là vous retrouverez infailliblement la sainte doctrine. Quelqu'un a dit unefois, que quand il vouloit juger entre deux personnes, pour savoir laquelle avoit plus de probité, & étoit plus agréable à Dieu, il re-
gar-

gardoit à la charité, & qu'il se regloit par cette vertu. Il consideroit dans laquelle des deux il remarquoit plus de charité. Cet homme, disoit-il, me paroît vindicatif, aigre, difficultueux & opiniâtre sur l'accommodement: et autre au contraire doux & debonnaire, facile au pardon, à la reconciliation & à la paix: c'est donc le plus homme de bien. Celui-là est medisant, invectif & injurieux en paroles; celui-ci au contraire est modeste & benin dans ses discours: c'est donc le plus homme de bien. Celui-là est dur, chiche & insensible envers les pauvres; celui-ci au contraire est aumônier, tendre, secourable & liberal envers les necessiteux: c'est donc le plus homme de bien. Car, disoit-il, Dieu est charité, là où donc est la charité, là est l'Esprit de Dieu, & par consequent celui en qui je vois plus de charité c'est celui que je dois croire avoir plus de part à l'Esprit de Dieu, quoi que l'autre ait peut-être d'ailleurs des vertus plus considerables & plus éclatantes, Mes Freres, si l'on a fait ainsi de la charité une regle pour discerner les personnes, faisons en de même une de la grace pour discerner les doctrines. Car aussi la grace est une charité. C'est la charité de Dieu envers les hommes. Là où nous verrons poser & établir cette grace, sans lui rien ôter, sans lui rien ravir, ou ébrêcher de ses droits, tenons pour indubitable que là est la verité de Dieu. C'est par là que je jugerai de tous les points

où

la grace se trouvera interessée , & par ce moyen je me tirerai ainsi de l'embarras , où une infinité de gens se jettent & se perdent sur divers articles. Ici je voi des partis se former sur la predestination , pour en comprendre la raison & les motifs. Les uns l'attribuent aux œuvres , ou à la foi , ou à la perseverance , dont ils disent que la prevision a fait preferer ceux qui sont élus , pour être choisis plutôt que les reprovez en qui Dieu ne prevoit pas de telles vertus. J'en entends ensuite d'autres qui en donnent le tout à la grace , & qui assurent que ce choix , cette preference si avantageuse des uns ne vient que de la pure misericorde de Dieu , qui a compassion de celui Rom. 9. qu'il veut , & qui endurecic celui qu'il veut , qui d'une même masse également corrompue fait faire des vaisseaux à honneur , & d'autres à deshonneur , comme il lui plaît selon la liberté independante de sa grace , dont il honore ceux que bon lui semble. O , dis-je alors , voilà la voix de la grace , voilà par conséquent le bon parti , je le reconnois à cette marque & je m'y tiendrai , pour ne dérober rien à Dieu de l'honneur qui lui appartient. Là je trouve des gens qui contestent sur la remission des pechez ; les uns la cherchent dans leurs satisfactions propres , dans leurs jûnes , dans leurs macerations , dans leurs œuvres penales , qu'ils croient capables de payer ce qui est dû à la justice du Ciel ; les autres la cherchent dans les satisfactions d'autrui ,

s'imaginant, qu'il peut y avoir des Saints sur la terre assez saints, pour avoir des merites de reste, qui puissent tourner à l'aquit de leurs prochains. Mais d'autres contraires à ceux-là assurent, que pour obtenir le pardon de les pechez, il faut uniquement avoir recours à la misericorde de Dieu, & à la satisfaction de JESUS-CHRIST son Fils, qui a fait l'expiation de nos pechez, & qui seul étoit capable de la faire: ô dis-je encore, c'est là la voix de la grace, c'est là infailliblement la bonne creance & je m'y attacherai, pour rapporter à Dieu seul ce grand benefice, qui ne peut venir que de lui, & où l'homme ne sauroit avoir de part. En un autre endroit, je rencontre des esprits fort échaufez sur la matiere du franc arbitre, pour savoir ce qu'il peut, ou ne peut pas dans les choses du salut. Le Pelagien soutient qu'il peut tout de lui-même & par ses forces naturelles, qu'il peut croire, aimer Dieu, vaincre & surmonter les tentations, faire de bonnes œuvres, perseverer dans le bien sans aucune assistance particuliere de Dieu. Le Demipelagien ayant honte d'une fierté si orgueilleuse & si arrogante, confesse qu'il n'a pas tant de pouvoir, & que c'est trop lui faire d'honneur, qu'il ne peut pas veritablement pratiquer les actions Chretiennes dans leur perfection, dans toute leur excellence; mais qu'il peut bien concevoir des commencemens de foi, de repentance & d'amendement. L'Arminien faisant

un pas plus avant, & considerant que c'est encore trop donner au franc arbitre avoué qu'il ne peut rien de lui-même, ni commencement, ni progrès, ni en tout, ni en partie. Mais il ajoute, qu'il ne lui faut qu'un petit secours du ciel pour le mettre en état d'agir, & qu'à l'aide seulement d'une grace generale & suffisante, commune à tous les hommes, & qui se contente d'éclairer l'entendement, il peut faire toutes choses & s'élever aux vertus les plus admirables. Après ceux-là j'en aperçois d'autres qui reconnoissent ingenuement, que le franc arbitre a perdu toutes les forces par le peché; qu'il ne peut pas naturellement la moindre chose qui soit de mise au jugement de Dieu; que tout le bien qu'il produit soit pour commencer, soit pour continuer, soit pour accomplir ne vient point de lui, mais de Dieu; que c'est l'effet & l'ouvrage de la grace; & encore non d'une grace generale & commune à tous, mais particuliere & personnelle aux Elus; non simplement suffisante pour pouvoir si l'on veut; mais efficace pour nous faire infailliblement vouloir, d'une grace qui produit le vouloir & le parfaire, le vouloir pour commencer, le parfaire pour achever le bien: le vouloir pour nous en donner l'intention & le desir; le parfaire pour nous en inspirer le force, & nous rendre capables de l'execution: d'une grace qui ne s'arrête pas à l'entendement pour l'illuminer, mais qui penetre jusques dans la volonté pour

la fléchir, jusques dans les affections pour les dompter, jusques dans le fond du cœur pour y établir l'empire de Dieu. O, m'écrirai-je alors, c'est là certainement la parole de la grâce, c'est là sa doctrine, puis que c'est celle qui pousse plus loin la nécessité, l'utilité, la victoire de la grâce. Je ne m'en departirai donc pas, afin d'être fidele à la grâce, & ne lui soustraire rien de ce qui lui est dû. Enfin continuant, je remarque en plusieurs lieux de grandes & fortes controverses sur les bonnes œuvres, pour savoir si elles meritent ou ne meritent pas devant Dieu. Sur cela je trouve d'abord les sectateurs de Julien, contre lesquels Saint Augustin a tant écrit, & qui étoit un des plus habiles disciples de Pelage. Je trouve, dis-je, ces gens, qui veulent que les bons & louables efforts des hommes, ayant même que d'avoir reçu le Saint Esprit, soient véritablement meritoires, & que Dieu ne puisse leur refuser son amour & ses récompenses. Puis je voi venir les Massiliens ou les Marseillois, qui étans plus modestes, rejettent ce mérite comme insolent, mais qui néanmoins se contentans d'adoucir les termes, estiment que ces bons efforts des Infideles peuvent être regardez comme des merites de congruité & de bienfiance, par lesquels Dieu se sent contrainct à aimer les personnes qui en sont ornées, & à leur communiquer de plus grans dons. Après j'en voi d'autres qui laissant là toutes les œuvres que l'homme peut faire dans l'état de

de

de la nature, s'arrêtent à celles qu'il fait dans l'état de la regeneration, & pour celles-ci ils les maintiennent pleinement & entierement meritoires : non seulement par congruité, mais par condignité, comme étans dignes de la vie, & de la felicité éternelle, comme étans d'un poids à être mis en balance avec ce poids de gloire excellemment excellente qui est reservé dans le Paradis. A tous ceux-là j'en voi d'autres s'opposer, en niant, meconnoissant absolument & en general le merite des œuvres, tant de celles de la nature, qui sont toutes corrompuës & reprovées, que de celles de la regeneration, qui sont toutes foibles & imparfaites, qui ont toutes besoin de suport & d'indulgence, qui sont toutes incapables de soutenir l'examen rigoureux de la justice de l'Eternel, qui ne peuvent rien esperer que de sa misericorde, par laquelle il excuse l'imbecillité de ses enfans : de sorte que selon eux tout le merite des meilleures œuvres est dans la seule grace de Dieu. Voilà, dis-je alors, où je me reconnois, voilà où je trouve la grace dans tous ses honneurs & ses avantages. Je ne douterai point donc que ce ne soit la droite Theologie, & le sentiment orthodoxe. Car puis que *nous sommes sauvez par grace*, plus je donnerai à la grace, & plus j'entrerai dans la cause du salut, & plus je m'assurerai d'y parvenir par cette voye.

Mes Freres, sans contredit, c'est là le plus sûr, car quand même on se tromperoit dans

ce sentiment, en jugeant trop avantageusement de la grâce, en donnant trop à Dieu, & en lui faisant plus d'honneur qu'il ne lui en appartient, toujours faut-il avouer que cette erreur ne sauroit être dangereuse, ni capable de nous mettre mal avec le Seigneur, puis qu'elle ne pecheroit que par son trop grand interressement pour sa gloire. On ne hazarde rien en ôtant à l'homme quelque peu de son honneur; dont le mepris lui est glorieux: mais on hazarde tout, on perd tout en voulant ravir une partie de celui de Dieu, où la moindre breche qu'on y puisse faire est horriblement condamnable. Ne craignons donc point de mepriser l'homme pour glorifier Dieu. Nous ne courrons jamais de risque par là. Ta perdition est de toi, ô Israël; mais en moi est ce qui te sauve, disoit l'Eternel dans le Prophète. C'est ce que nous devons dire après lui, pour reconoitre que la perdition est de nous, & de Dieu tout le salut. Voilà le seul partage que nous devons nous proposer de faire avec lui, en lui attribuant tout le bien, & à nous tout le mal. Et quand nous nous considererons nous-mêmes, si nous trouvons dans nos personnes quelque chose de bon & de vertueux, quelque qualité qui nous donne lieu de pretendre aux benedictions du ciel, souvenons nous de ce miroir, qu'on dit avoir été autrefois dans un temple de la Grece; car on assure, que quand quelqu'un venoit à s'y regarder, au lieu d'y voir son image, il n'y aper-

Osée.

apercevoit que celle du Dieu qui étoit servi & adoré dans ce temple. Il en doit être de même de nous ; car au lieu de nous trouver nous-mêmes dans nos bonnes œuvres, & de nous mirer dans nos vertus, nous n'y devons reconnoître que Dieu seul qui en est l'auteur, & qui les produit en nous par lui-même, & pour l'amour de lui-même seulement ; afin de lui en donner toute la gloire qui n'en sauroit être rapportée ailleurs sans une injustice manifeste.

Mais, chers Freres, si la grace nous peut ainsi servir à discerner la vraie doctrine, elle n'est pas moins propre à discerner la vraie vertu ; car puis que *nous sommes sauvez par grace*, il faut necessairement que ce soit par le sentiment de cette grace celeste que nous travaillons à nôtre salut, si nous y voulons parvenir ; autrement nous travaillerions en vain. Si nous ne servons Dieu que par la consideration de sa justice, par la crainte de ses jugemens, de ses maledictions & de ses vengeances, nous ne lui serons point agreables : nous n'aurons point une veritable pieté, nous ne serons point dans l'esprit ni dans la disposition de ses enfans. Ce ne sera qu'une crainte servile, qu'une timidité d'esclave, pareille à celle de ces mechans valets, qui servent leur maître par la peur qu'ils ont d'en être battus. Ce ne sera même qu'un sentiment de Demon, puis que les Diables mêmes dans toute leur malice croient un Dieu, & en fremissent.

C'est pourquoi aussi au lieu que la vraie devotion doit remplir les cœurs de consolation, de tranquillité, & de paix; au contraire, cette pieté qui ne vient que de l'aprehension de la justice divine, cause des angoisses & des inquietudes mortelles. Ceux qui n'agissent, ou ne se contiennent que par ce ressort, n'ont jamais de joye; ils sont toujours dans la contrainte, toujours dans l'alarme, toujours dans le trouble; ils ne s'abstiennent du mal qu'à regret; ils ne s'empêchent d'être vicieux que par force. Leurs inclinations combattent incessamment contre leur devoir. Dans cette situation de leur cœur, sentans bien qu'ils ne sont pas disposez comme ils devoient être, ils aprehendent toujours cette justice éternelle qui leur paroît armée contre les pecheurs; ils fremissent dans la pensée de ses foudres; ils se troublent comme Beltsasar en se representant ses arrêts. Et plus ils font d'efforts pour éviter le peché, plus ils se trouvent miserables; parce que d'un côté ils se privent des plaisirs de leurs sens charnels, & que de l'autre ils ne jouissent point des delices interieures de la bonne conscience. Jamais donc vous ne serez gens de bien, tant que vous en demeurerez dans ces termes, & que vous ne vous attacherez au service de Dieu, que par le motif de sa formidable justice.

Il faut, Mes Freres, il faut s'y employer, par l'estime de sa grace, par la reconnoissance de sa grace, par un goût vif & sensible de sa
gra-

grace, qui nous en fasse savourer les saintes douceurs, & jusques à ce que nous en soyons là, nous ne pourrons pas nous assurer que nôtre devotion soit capable de plaire au Seigneur. Voulez-vous donc, Chretiens, voulez-vous conoître si vous avez une pieté propre à vous sauver? Jugez en par ce caractere, voyez si c'est la grace de Dieu qui vous touche & vous anime. Voyez si vous goûtez bien cette grace, & si c'est ce qui vous attache à un Dieu qui s'est montré si bon, si charitable, & si liberal envers vous. Sentez-vous comme il faut la grace de vôtre redemption, par laquelle un Dieu a été si bon que de se donner soi-même à la mort pour vous racheter par son propre sang? Sentez-vous la grace de vôtre élection, par laquelle Dieu vous voyant tombez dans la perdition éternelle avec tout le genre humain, a voulu sans que vous valussiez mieux que tous les autres, vous en retirer par un amour gratuit, qui n'a point eu d'autre fondement, que son amour même & sa bonté toute seule? Sentez-vous la grace de vôtre vocation, par laquelle du tems même que vous étiez ennemis de Dieu, & que vous lui faisiez la guerre, par l'impiété de vos pensées, de vos passions, & de vos mauvaises œuvres, il a daigné vous appeler à soi, pour vous mettre au nombre de ses enfans, & vous arracher à la puissance des tenebres, pour vous transporter au Royaume de sa merveillease lumière? Voyez, voyez, Mes Freres, si vous sentez ces grandes graces

de Dieu, si votre cœur en est reconnoissant, si votre ame en est attendrie & penetrée, & si c'est par le ressentiment de cette grace divine que vous vous portez au bien. Dites-vous en vous mêmes, Mon Dieu m'a aimé sans aucune obligation, & ne l'aimerois-je donc pas moi, que mille raisons engagent envers lui à un amour ardent, & à une affection éternelle? Mon Dieu m'a delivré de la servitude & de la tyrannie, & ne benirois-je donc pas de toute mon ame un si admirable liberateur? Mon Dieu m'a sauvé lors que j'étois entierement perdu, & ne le servirois-je donc pas tous les jours de ma vie en revange d'un si grand salut? O jamais je n'oublierai, & ne meconoîtrai sa grace! J'aimerai, j'honorerai, j'adorerai, je celebrerai de toutes les puissances de mon corps & de mon esprit, celui qui m'a comblé de tant de faveurs, dont j'étois tout-à-fait indigne.

Si cela est, Chretien, si votre cœur vous parle ainsi, s'il vous rend temoignage de servir Dieu par ce bon principe de la grace, qui vous remplit d'une sainte gratitude envers lui, alors assurez vous que votre pieté est conditionnée comme il faut. Elle est libre, elle est volontaire, elle part de l'esprit d'adoption, elle vient d'une affection filiale. C'est grace pour grace; grace de reconnoissance pour grace de benediction & de salut. Dieu donc ne manquera pas d'approuver une telle pieté, & de dire à celui qui l'aura eüe, *Cela ya bien bon serviteur & fidele.* C'est

C'est là, Mes Freres, le vrai effet que doit produire en nous cette grace, par laquelle nous sommes sauvés. Car ne croyez pas qu'elle ouvre la porte à la licence du vice, & qu'elle donne la liberté de pecher. Loin de nous, loin de toute ame qui fait profession d'être raisonnable, une si horrible, si extravagante, & si monstrueuse imagination. Quel jugement feriez-vous d'un homme à qui vous entendriez tenir ce discours, montrant son bienfaiteur ? Voilà une personne à qui j'ai mille obligations, & qui après m'avoir sauvé la vie, m'a fait heritier de tous ses biens, il faut donc que je le tuë, ou que je l'empoisonne, ou que je le brûle dans sa maison : ne le regarderiez-vous pas comme un cnragé, à qui une effroyable frenesie auroit bouleversé le cerveau ? Et cependant c'est justement ce que font ceux qui abusent de la grace, pour en prendre sujet de s'abandonner au mal. Ils savent que Dieu est leur bienfaiteur, & un bienfaiteur incomparable qui les a sauvés de la mort, qui les a retirés des enfers, qui leur a ouvert son Paradis, qui les a declarés heritiers de tous ses biens éternels & infinis. Et de là par un renversement d'esprit incroyable, ils concluent, que donc il faut qu'ils l'assassinent par leurs rebellions & par leurs outrages. Figurez vous un Prince, qui passant par le lieu, où l'on est prêt d'executer un criminel, & qui jettant les yeux sur ce miserable, qui attend à genoux le coup du Bouteau, lui don-

ne

ne sa grace, & non content de cette faveur, le choisit pour son successeur, lui envoie à l'heure même son manteau Royal, & le fait proclamer son associé à l'empire, au milieu de tout le peuple, qui étoit venu pour assister à sa mort. Figurez vous ensuite que cet homme descendant de l'échafaut, au pié duquel il trouve le Prince qui l'embrasse, & qui le baise, lui enfonce un poignard dans le sein, & le perce de plusieurs coups. Ah! dites vous, ce n'est pas un homme que vous peignez là: c'est une bête furieuse, c'est un Demon, un vrai Diable incarné. Et cependant, pecheur, qui changez la grace en dissolution, vous êtes cet homme-là. Dieu le Roi des Rois, & le Souverain Monarque du monde, vous voyant prêt à passer par les mains de l'exécuteur de sa terrible justice, vous a donné votre grace, & trouvant que c'étoit encore trop peu pour satisfaire son amour & sa bonté, il vous a promis son trône même. Il vous a destiné sa couronne, & là-dessus vous vous résolvez à le poignarder par vos pechez, à lui percer le cœur, par le dérèglement de votre vie. C'est-là, Mes Freres, c'est là le comble de l'impiété & du crime. Aussi est-ce ce qui rend le mal de ceux qui s'y emportent sans remède. Car encore de la justice offensée, on peut appeler à la miséricorde, & à la grace. Mais celle-ci étant une fois meprisée & outragée, vers qui se tournera-t-on? Où chercherait-on son refuge? **A**
qui

qui demandera-t-on grace, puis que la grace même est la partie de ces endurcis pecheurs qui la foulent aux piez, par leur impenitence invincible? Il faut qu'ils perissent, il n'y a plus de misericorde pour eux.

O! Mes Freres, que la grace serve donc à nous rendre plus gens de bien, si nous ne voulons qu'elle serve à nous rendre plus excusables, & que nôtre condamnation n'en devienne incomparablement plus grande. La ^{grace} de Dieu salutaire à tous les hommes, dit Saint Paul, nous est clairement aparüe. Voilà la grace bien decrite par toutes ses circonstances; par son principe qui est Dieu, par son étendue qui regarde tout le monde, la grace de Dieu salutaire à tous les hommes par sa manifestation qui l'a mise dans une pleine évidence sous l'Évangile, la grace de Dieu salutaire à tous les hommes nous est clairement aparüe. Mais voyez ensuite quelle est la loçon & le genie de cette grace. C'est, ajoute l'Apôtre, qu'elle nous enseigne, qu'en renonçant à l'impieté & aux mondaines convoitises, nous vivions en ce present siecle, sobriement, justement, & religieusement. Si donc nous voulons avoir part à cette salutaire grace, proposons nous de fuir l'impieté des profanes, la mondanité des gens du siecle, les conyoitises des hommes sensuels & vitieux, pour mener une vie sobre, juste & religieuse, sobre dans nos repas & dans nos plaisirs; juste dans nos actions & dans nos commerces; religieu-

religieuse dans nos exercices de piété ; sobre pour ne nous corrompre , & ne nous deshonorer pas nous-mêmes ; juste pour ne jamais faire tort en rien à nos prochains ; religieuse pour ne manquer point à nos devoirs envers Dieu. Menageant ainsi sagement & chretien-
nement cette grace , nous y trouverons une consolation admirable , & une pleine affurance de nôtre salut.

Car j'avouë bien que si nous avions affaire à la justice de Dieu, si nous avions à être jugés selon la rigueur, ou l'exacte teneur de la Loi, si nôtre salut dépendoit de la perfection ou de la dignité de nos œuvres, j'avouë que nous aurions sujet de trembler, & nos alarmes seroient bien fondées. Mais, Fideles, *Vous êtes sauvés par grace*, & quelle crainte donc devez-vous avoir dans cette pensée, en prenant peine de servir Dieu sincèrement? Celui devant qui vous avez à comparoître, n'est ni un maître severe, ni un Juge rigoureux ; c'est un Pere tendre & charitable, un Dieu riche en misericorde & abondant en compassions, un Pere dont les entrailles sont toutes bruyantes de pitié envers ses enfans. Vous pechez souvent, il est vrai, vous pechez en plusieurs choses, il est vrai encore, vous retombez à toute heure dans les mêmes fautes, & il vous arrive même d'en commettre de nouvelles qui vous étonnent, & vous couvrent de confusion. Tout cela est vrai, & j'en demeure d'accord ; mais la grace ne vous laisse pas sans
con-

consolation, dans toutes ces chutes fréquentes & réitérées. Car là où le péché abonde, soit en grandeur, & en atrocité, ou en nombre, & en multitude, cette merveilleuse grâce, qui n'est pas moins infinie dans son étendue; ou immense dans sa hauteur, qu'elle est inépuisable dans sa source, abonde encore par dessus. Il ne faut pas dire véritablement, Pechons afin que la grace abonde, en se plongeant volontairement dans le vice, dans l'espérance que la grace nous en accordera le pardon. Ce seroit s'en rendre indigne, & s'en priver infailliblement. Mais quand on a péché, & qu'on s'en repent par une vraie résipiscence, alors on ne doit point douter que la grace ne surabonde, & que l'on n'y trouve un asyle inviolable, quelques fautes que l'on ait commises. Hebr. 4. Quique vous soyez donc pecheurs, & quelques reproches que vous fassent vos consciences criminelles, allez avec assurance au trône de cette bienheureuse grâce, vous y obtiendrez miséricorde, & y serez reçus favorablement pour y être aidez en tems convenable : pourvu que vôtre repentance soit sincere, que vôtre amendement soit de bonne foi, & que vous tâchiez de vous avancer tous les jours, quoi qu'en clochant comme Jacob vers la celeste Bethel, Dieu, le Dieu de toute grâce ne vous rebutera point. Il agréera vos petits efforts, il prendra plaisir à vos demarches, bien que foibles & chancelantes, il augmentera de jour en jour vos forces

ces spirituelles, jusqu'à ce que de l'état imparfait de la grace, il vous élève dans l'admirable perfection de la gloire, où possédans le salut dans toute sa plénitude, vous saurez par la plus heureuse de toutes les expériences, quelle aura été la grandeur inénarrable de la bonté de Dieu envers ses enfans. A lui Pere, Fils, & Saint Esprit, soit honneur & gloire aux siècles des siècles. **A M E N.**